

Après la vente de ses terrains à Chicago, Beaubien alla demeurer à douze milles à l'ouest de la ville sur une terre que le gouvernement américain avait donnée à sa femme. Mais à la mort de cette dernière, il revint demeurer à Chicago, dont il ne s'était pas éloigné sans regrets.

La ville avait alors pris un essor remarquable ; elle grandissait à vue d'œil ; des milliers d'émigrants lui arrivaient de toutes parts ; chaque jour voyait s'élever de nouvelles constructions aux proportions imposantes ; ses chemins de fer, ses canaux, ses navires, alimentaient son commerce déjà immense ; partout régnait une dévorante activité, un mouvement fiévreux d'affaires. Aussi ce ne fut pas sans une profonde admiration mêlée d'étonnement que le vieux pionnier canadien put assister au merveilleux accroissement d'une ville, où il était venu quelques années auparavant planter obscurément sa tente.

Beaubien épousa durant son séjour à Chicago une américaine à peine âgée de vingt-cinq ans, alors que plus de soixante hivers blanchissaient sa tête. Il eut de ce mariage plusieurs enfants : Alexandre, Philippe, Henri, Guillaume, Marie, Marguerite et Caroline. Ses fils demeurent encore à Chicago et forment partie de la police dans laquelle l'un d'eux est capitaine. M. Fréchette (1) fait erreur lorsqu'il affirme que la famille Beaubien est entièrement disparue de cette ville.

Beaubien dut quitter une dernière fois la ville qui lui était chère à tant de titres, pour aller passer les dernières années de sa vie à Napersville, comté de Du Page, où il vécut dans une grande pauvreté. Une maladie occasionnée par du froid l'enleva, il y a quelques années, à l'affection de sa famille et d'un grand nombre de personnes, qui, tout en reconnaissant les torts de Beaubien, éprouvaient cependant pour lui une très-vive sympathie.

Beaubien avait quatre frères et une sœur, qui l'ont précédé ou suivi dans la tombe, à l'exception de Marc, qui vient d'atteindre sa soixante-quinzième année. Ce dernier, que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner, après avoir fait la traite dans sa jeunesse, vint se fixer à Chicago en 1829, où il construisit le premier hôtel, le premier bateau passeur et l'un des premiers magasins. Il eut les meilleures chances de devenir très-riche dans cette ville ; mais il ne sut pas en profiter. Son imprévoyance le força même de quitter l'opulente métropole et d'aller se réfugier à la campagne, où il lui fallut cultiver la terre pendant plusieurs années.

---

(1) *L'Opinion Publique*, du 19 octobre 1871.